

# J'AI AIMÉ

Chaque panneau portait une lettre de l'alphabet. Ce hangar était un dépôt de mots. C'était le dictionnaire de la ville. Les gens y venaient s'approvisionner de mots et même de phrases dont ils pouvaient avoir besoin dans la semaine. Il n'y avait pas que des muets ou des bègues ; il y avait aussi ceux connus pour n'avoir rien à dire, qui se répétaient sans s'en rendre compte ; il y avait aussi les bavards qui manquaient de mots ; il y avait ceux qui arrivaient avec un mot sur le bout de la langue et qui se regardaient dans un miroir pour retrouver le mot en question ; il y avait ceux qui faisaient souvent des contresens et qui se trompaient d'étagère ; ceux-là étaient pris en main par un guide ; il y avait aussi certains qui aimaient faire des mélanges de syllabes ; ils prétendaient inventer une nouvelle langue. En tout cas le hangar était comme une marmite sur le feu. Je me suis promené à travers les couloirs. Il y avait des mots entassés, couverts d'une couche de poussière. Personne ne s'en servait. Il y en avait des piles jusqu'au plafond. Je me suis dit ou bien ce sont des mots dont les gens n'ont plus besoin, ou bien ils les ont pris une fois pour toutes et les ont stockés chez eux. Je suis sorti du hangar par la porte de service, dissimulée dans le mur avec des étagères où sont déposés les mots cassés, abîmés ainsi que des mots anciens très usés et que personne n'utilise. Je vous laisse deviner ces mots, comme je passe sous silence les mots grossiers entreposés dans un coin obscur et recouverts d'un voile rouge vif. Comme dans les histoires merveilleuses, en poussant cette porte, je me suis trouvé dans une cave immense, bien éclairée, où se promenaient des femmes brunes, blondes, rousses, des femmes jeunes, chacune représentant un type de beauté, un pays, une race, une sensibilité. Elles allaient et venaient mais ne se parlaient pas.

— J'ai vu des pays fabuleux où les arbres se penchaient pour me donner de l'ombre, où il pleuvait des cristaux, où des oiseaux de toutes les couleurs me devançaient pour me montrer le chemin, où le vent m'apportait des parfums, des pays à l'écorce transparente où je m'isolais des heures et des jours. J'y ai rencontré des prophètes à l'âme gaie, des amis d'enfance que j'avais perdus de vue, des filles dont j'étais amoureux quand j'étais petit ; je me suis promené dans un jardin exotique où il n'y avait ni barrière ni gardien. J'ai marché sur des nénuphars aussi larges qu'un tapis. J'ai dormi sur un banc sans que personne me dérange. Mon sommeil était bon, je veux dire profond, lourd et apaisant. Je n'avais pas la moindre inquiétude. J'étais en paix avec moi-même et avec les autres. Mais, pour vous dire toute la vérité, les autres avaient été expulsés de ces pays. C'est pour cela que je les trouvais fabuleux. Les gens passaient sans s'arrêter. Ils étaient pressés. Moi, j'allais lentement, je m'étonnais face aux couleurs magnifiques dont se chargeait le ciel au moment du crépuscule. Je remarquais que les gens allaient tous dans la même direction. Je les ai suivis, par curiosité et aussi parce que je n'avais rien à faire de précis. Ils s'arrêtaient tous devant un immense hangar à la sortie de la ville. Tout autour il n'y avait ni maisons, ni arbres, ni prairies. Le hangar, peint en bleu, s'élevait au milieu d'un terrain sec et immense. On entrait par une porte et on sortait par une autre, les bras chargés de petits paquets. C'était curieux. Je me mis dans la queue comme tout le monde sans savoir pourquoi. Ce qui était aussi remarquable c'est que les gens étaient disciplinés. Comme vous le savez, chez nous le sens civique est plutôt rare. Arrivé à la porte d'entrée j'ai vu d'immenses panneaux au-dessus de grandes étagères.

extrait de

"LA NUIT SACRÉE"

de Tahar Ben Jelloun